

## Temps noir

J'attendais qu'il fît mauvais temps  
j'attendais que tout ce bleu disparaisse  
qu'on en finisse avec  
l'éclat trop blanc des falaises de craies  
je voulais voir ce que le brouillard des montagnes  
avait à mettre comme vêtement de jour.  
j'écoutais, hagard, le vent comme il grinçait,  
la pluie comme elle vacillait.  
J'étais amer,  
et même pas ivre,  
j'avançais en chemise ouverte  
sur l'étroit sentier en bordure  
de plateau. Rouge était le fond  
des marais environnants.  
je m'arrêtais parfois  
pour demander le lieu,  
quel nom avait-il, où allais-je  
lorsque je me dirigeais vers ces forêts  
blanches, aux troncs qui craquent  
sous l'effet d'un vent méchant.  
j'avais peur des loups, des serpents,  
des mauves amazones,  
des bébés tigres et des pièges  
que les chasseurs par ici posaient  
aux rats musqués et aux loutres.  
Je fuyais, je ne voyais plus le monde,  
j'avais oublié le son froid des neiges,  
l'absence de bruit qu'elles font en creusant  
le remord et l'absence.  
Le temps était sombre, d'abord gris  
puis le soir venu d'un bleu tirant au noir,  
et les sommets des montagnes  
entièrement fondus  
dans cette masse épaisse.

\*\*\*

## Mon cardiologue

En route vers chez le médecin  
celui dit cardiologue  
qui ouvre les corps qui craque les codes  
referme les robinets incertains  
les fleuves qu'on n'entend plus  
fait taire les lièvres silencieux  
mon cœur va bien juste trop plein  
un coup de vent  
un arrêt de temps  
et il déverse son miel  
sur les nappes océans cliniques.  
un jour il s'est arrêté de battre,  
une tuile a roulé sur la pente  
et j'ai vu sur l'écran IRM  
l'araignée noire rétracter sa toile.  
ils m'ont posé un anneau métallique,  
un pansement pour les plaies organiques  
et depuis je m'ouvre à tous les vents  
j'étreins les oiseaux,  
file avec les loups  
maugrée sous les ventaux.  
mon cardiologue est mon ami  
il me berce de propos  
langoureux et nostalgiques,  
compte mes pulsations  
écoute mon rythme  
et me dit à l'oreille  
que les broyeurs de vent  
sont ceux qui font les plus vieux os.

\*\*\*

## Regarder la vie

Je regarde la vie au travers de mes yeux mouillés  
J'enfreins les espaces tranquilles,  
  les ports nonchalants  
  à l'enseigne de criques en métal qui rouille,  
je vois par la porte les lignes obliques  
des escalators qui drainent  
  nos vies  
je fume un mégot de repentance  
écrase à mon pied la nuit,  
  la nuit des épouvantes.

Viens, toi, de là-haut, parle à mon cœur  
  de choses souveraines  
maudis-moi de ne pas  
avoir su vaincre  
  l'attirance des morts.

J'écoute la vie au travers de mes oreilles sourdes  
Je barre les lignes d'ennui striant le jour qui tombe,  
Ecris aux paresseux, aux rêveurs, à tous ceux  
Qui ont le désir de renouveler leurs chants secrets.

Je parle, tu m'émerveilles  
J'entends le temps passer  
  en frôlant mon front  
et déposer sur mes lèvres d'argile  
  un alcool humide  
  pour enivrer  
  l'étoile.

Ecoute, toi qui viens d'en haut,  
Ne dirais-tu pas le bruit des vagues  
Quand je penche ainsi du côté de la mer  
Ma lourde tête aux tempes grisonnantes ?

Nous allons, nous souffrons,  
Nous recommençons le travail des ans  
Rien ne nous oblige pourtant  
Mais s'il le faut encore  
Je continuerai à plaindre,  
Ceux qui n'auront vu de leur courte existence  
  que les figures d'ombre  
  et les chasseurs de primes.

Il vole en marchant celui qui noue ensemble  
  des rêves  
  et des lambeaux  
  d'avenir.

Quand j'aurai vu la nuit et que, face à face, nous nous parlerons  
Et que cette fois je saurai que rien ne différencie la nuit  
Des hésitations du jour : brumes matinales,  
Eclipses du soleil,  
Brusque assombrissement du matin sous les sapins  
Aux désirs lourds,  
Alors j'aurai peut-être enfin trouvé ce répit,  
Cette joie en forme de talisman  
Que la beauté des arbres  
Placarde  
Au fond des vallées rutilantes.  
Etoiles peintes, brassées de tisons  
Dans la nuit, envol des étincelles  
Du brasero furtif des soirées trop froides,  
Je n'ai pas toujours su vous renvoyer  
L'image d'un bonheur que je vous devais.  
Demain, oui, demain peut-être,  
Par la vitre rayée d'une griffure de chat,  
Celle que le gel a laissée et que le gris  
Des nuages n'a pas envahie,  
Je vous ferai ce signe  
Que vous reconnaîtrez sûrement,  
D'un au revoir plein d'espoir  
Dans des contrées assagies.

\*\*\*

Je voyage dans un train au départ de Paris. Je suis en route pour la Suisse,  
Pour Bâle par le train de Zürich.  
La nuit est devenue très noire près de Dijon-ville  
Et depuis quelques temps nous circulons sans rien voir.  
Le train s'arrête à Belfort, des gens descendent,  
Un couple jeune assez corpulent  
Plutôt hilare,  
Ils viennent de Disney le Parc  
Et rentrent dans leur terre natale,  
Ils ont un fort accent.  
La religieuse à côté de moi lit son bréviaire  
Transformé en une histoire de cow-boy avec Dieu.  
Un homme âgé et une femme jeune  
Relations de travail,  
Se parlent dans la langue suisse allemande.  
Je ne sais où ce train s'enfonce, je n'y suis jamais venu.  
A la gare de Bâle, je prendrai un autre train,  
Delémont, Bienne, Courtelary  
Et je devrai traîner ma valise dans la campagne  
Froide.  
C'est comme si ce voyage pour moi était le dernier,  
Comme si je ne savais ce que j'allais à son issue rencontrer,  
Quelle terre étrange et quel manque d'oxygène  
Pour une fin annoncée.

\*\*\*

Connais-tu de quoi vivre, le grand ensemencement du monde ?  
As-tu déjà rendu hommage au versant des montagnes, celui qu'on ne voit jamais,  
Disparu dans la brume, au mât mélancolique en haut duquel claque  
Un drapeau déchiré, autrefois vainqueur mais aujourd'hui disloqué,  
A la fumée qui monte doucement à l'assaut des arbres, riche de l'odeur âcre  
Des bois qu'on a brûlés ? As-tu déjà refermé le volet qui battait hier  
Quand la bise soufflait, ramenant sur nos fronts le feuillage d'un automne pluvieux ?  
As-tu marché en terre humide, à peine distrait par le bruit des galets frappés par l'onde.  
As-tu vu sur l'autre versant, celui qui est tellement visible,  
Un troupeau d'animaux craintifs levant la tête vers l'origine  
Du bruit. Et qui ignorent encore que demain est un mur de neige  
    Qui s'effondrera sur eux, couvercle trop lourd pour que leurs soupirs émigrent.

\*\*\*

Des mots qui se répètent Des mots qui viennent par vagues. Contribuer à. Insuffler un peu de vie. S'échouer sur ces évidences : ne pas pouvoir clore une présence. Ne pas toujours pouvoir entendre. Ces mots. Cette vie. L'Autre qui est en moi se demande s'il va mourir de bonheur ou d'ennui. Regarder les enfants comme ils jouent et s'étonnent. Leur petite main confiante. Un bonheur isolé. La poésie à l'état pur sort de la bouche des enfants. Je ne sais pas maintenant où puiser la force qui, de nouveau, me ferait être comme eux. Car il en faut de la force. Pour revenir sur ses pas. Vers une source transfigurée. Une figure aux grands yeux qui me regarde à travers la vitre. Un brouillard léger qui nimbe le haut des cimes. Etre ou futurêtre. Ce devrait être dans l'en deça. Là où les tumultes mécaniques ne sont pas. Là où l'on entend le bruit des astres. Vieux fond sonore primordial de quand le monde n'était pas né. De quand les mots ne signifiaient pas. Rêve d'infini dans la finitude. Aimer peut-être serait donner aux autres la force de ce retour. Faire en sorte qu'ils ne s'abiment pas dans le vain et l'inutile. Est-ce croire ? Non. Ou en l'irrésoluble. Les mots qui se répètent forment guirlandes de lettres en colliers, couronnes, chevauchées de fleurs au cou des ophélie. C'est leur destinée, leur possibilité d'être. En tout cas pas celle de déclarer. Elle court, elle flambe, la magicienne du Verbe. Je la vois s'enfermant dans sa clôture mystique et moi, pauvre esprit narratif, ne pouvant jamais que lui fournir de l'encre. Que pourrait-elle bien en faire, elle qui pour écrire a ses ongles griffeurs de peau.

\*\*\*

Il m'est arrivé de grossir les rangs  
des admirateurs, des convertis  
de ceux qui d'un mouvement vif  
rechargeaient leur sac plein de victuailles  
je savais où j'allais comme ces abeilles  
que la danse des autres informe.  
J'aurais pu partir tôt le matin  
A point d'heure comme ils disent  
Et même à la lampe frontale  
Ne distinguant pas mes pieds  
Filant à travers champs  
Sans demander mon reste  
Prêt à naviguer en terres alpestres  
Peut-être aurais-je eu un bâton  
A ma taille aurait tinté un bol  
Je sentais aussi que je pouvais ferrailer  
M'entretenir en somme  
Avec tout un village d'hommes  
Et désirer leurs femmes  
Comme on pénètre dans les granges  
Sans refermer la porte.  
Je parlais aux pierres, aux cailloux  
Ne prenait nulle attention  
A ceux disant tu nous déranges,  
Je savais que je foulais l'herbe  
Qu'ils m'avaient laissée.  
Parfois au toit d'une maison  
J'accrochais une guirlande  
Je disais c'est toi que j'aime  
Et je partais à rire du rire des enfants.  
Mon but était ma peine  
Il fuyait d'une verste à chaque col  
que je franchissais.  
Car j'allais au-delà des cols  
Trouvant à chaque nouveau versant  
La raison de ma fuite.  
Je croyais au vent, à la pluie  
Aux bourrasques  
A la tombée de la neige  
Au moment où tout se tait.  
J'écoutais les sorbiers  
Qui soufflent des secrets  
Et connaissent les rumeurs.  
Je me croyais libre  
Et je sautais de joie  
Mon cœur claquait  
Comme un drapeau qu'on brandit.  
Mes reins ne souffraient pas  
Grâce à eux je prenais



Les bêtes leurs corps frémissants  
Dans leurs courses, bondissantes.

\*\*\*

J'eus en ce temps-là, la passion des mathématiques,  
Elles dressaient en mon cœur leurs murs de cristal  
Propices  
à enfermer les animaux marins  
Qui peuplaient mes nuits.

Je reprenais le mot du poète obscur :  
Ô mathématiques sévères,

Et je croyais qu'elles étaient miel  
Alors qu'elles étaient globes de glace  
Quand ils couvrent d'arêtes coupantes  
Les bords arrondis des rivières.

Mathématiques noires,  
Vous nous avez fait luire  
Les merveilles profondes  
Des derniers fondements du monde.

\*\*\*

Qui sont les hommes vêtus de noir, les immortels en costume  
Que nous voyons défiler au fond des vallées de lune ?  
Qui sont ces femmes qui les escortent, grandes et roides, brandissant  
Un étendard qu'elles ont brodé de sang et de poussière d'or ?  
Et leurs enfants, fallait-il qu'ils soient étrangement innocents  
Pour se déplacer nus, ainsi qu'ils le faisaient  
Au bord du fleuve, sous les saules et les tilleuls.  
Je ne leur aurais pas donné un seul morceau de vie  
Les prenant sans doute pour quelques spectres désarmés.  
Où allez-vous bergers des monts d'escarpe  
Brouillant les airs de mauvais relents d'incendies du passé ?  
Et où vont-ils, ceux qui nous semblent sereins et marchent dans la nuit  
Comme ces chasseurs confiants dans la facilité des proies ?  
Je cours après eux, n'ayant pas pris le temps de boutonner ma veste,  
Et croyant, comme toujours, qu'ils me feront fête  
Alors que comme toujours ils me regarderont vaincu.

\*\*\*

## Ce désert...

Ce désert  
ce désert qui nous force à périr par manque d'eau  
ou sur ses bords une

un endroit où tout s'efface

je le vois recouvert de gris

et tout à coup en son milieu un nom sujet

cascade qui jaillirait au lieu de

je cours en avant et me penche sur les épaules de

afin de mieux voir au-delà des rochers

la mer brûlante

fusion étale

mer accablée de sang

\*\*\*

J'arrête la marche, le chercher, le rechercher, le courir  
J'arrête d'entendre en moi murmurer les oiseaux de mauvais conseil  
Je m'étale, je bruis, je chante une mélodie  
Je dis aux passants que l'amour est trop fort  
Je parle en rêve et je t'appelle  
Je tisse autour de toi un corps transparent de caresses  
Je mets mon vit soyeux au creux de tes reins  
Je parcours la terre en saignant  
Un bandeau autour des cheveux  
Je bave ma salive au beau rouge de tes lèvres  
Je m'agenouille en meurtrissant ta vulve  
Et pars en hoquetant, yeux révulsés  
Et déchirant le silence de ta chair  
nue

\*\*\*

En ce temps-là je vibraï de'un bourdon se posant sur la soie  
D'un bouton de rose enclos dans une toile d'arachnidée  
Je voyais le temps comme on entend souffler l'espace  
Et je humais l'écume comme on boit aux fontaines.

Effrayé par le fond des cauchemars solitaires  
J'empoignais le tournant de mes jours avec le désir  
Ivre de cajoler de mes mains les pelages roux des renards

Je ne savais pas où aller ni quand les marcheurs exténués  
Finiraient leur parcours entre ornière et argile, bois et solfège.  
Pour cela je les appelais quand ils frôlaient la nuit le mur  
De ma maison en contrebas de la terrasse où m'attendait  
Un verre de vin, un élixir pour les oies de passage.

\*\*\*

Au troisième jour, tu cries  
Tu refuses d'endosser les espoirs des autres hommes,  
Tu pars en sanglots brouiller les cartes obscènes.

Au quatrième jour, tu revis  
Tu as cru partir mais le sol, lui ne l'a pas admis  
La croute s'est faite opaque au moment du départ  
Et tu es resté là, sans porte ni couloir  
Ni aucune galerie sous-terrain  
Tes efforts à te soustraire sont restés vains  
Tu es resté fiché dans la terre  
Comme une écharde tenace  
Ta voix a mué, s'est faite appel au cœur de la nuit  
Et comme elle résonnait au loin,  
Cela t'a valu plein de disciples  
Qui sont accourus des quatre coins de la plaine,  
Des bergers, des moutons mais aussi des loups  
Que tu as du tenir en respect en brandissant ta cape  
De laine fourrée d'hermine blanche

Au cinquième jour, tu es roi  
Tu as construit un monde, une ville  
Aux dômes brillants de l'éclat du soleil,  
Et déchires en tremblant  
Le mince voile de mousse  
Qui te séparait  
Jusqu'ici des vérités passagères.

\*\*\*

## **Mon imaginaire est peuplé de filles barbares**

Mon imaginaire est peuplé de filles barbares  
Qui ont la lèvre rouge, un regard qui s'accroche  
Aux arceaux des mémoires.  
J'ai fui longtemps vers d'autres territoires  
Où nous aurions pu vider le fond des poches,  
Et j'ai erré par delà les monts Caucase  
Pour enterrer ce que j'avais d'espoir.  
Il aura fallu la neige et les tentures du soir  
Pour étaler un voile sur mes cris de rages.  
Où êtes vous Blanc-Lilas, Émeraude,  
Et vous Natasha et la blanche Maud ?  
Quel film vous a vu naître et mourir ensuite  
Quel boulevard des faubourgs abrita jamais vos fuites.

\*\*\*



D'où vous vient cette excitation, qu'à peine vous pouvez supporter ?  
Comment allez-vous, vous vous demandez, comment allez-vous oui comment  
Allez-vous la contenir, la réfréner ?  
Faire en sorte que votre corps  
Au sortir de la nuit n'explose  
Que sont en vous ces tremblements qu'aucun souffle ne repose ?  
Ces oscillations cathodiques,  
Ces ondes vertes lumineuses qui vont et viennent  
Ces multiples sons stridents qui sont en vous  
Où engranger tous ces séismes  
Enfermer leurs effets dans une toile dorée  
Pour que jamais ne revienne l'obsession  
La curieuse verticale d'effondrement  
Sur vous-mêmes  
Le bloc d'immuabilité où se trouve emmuré le désir  
L'étalage scintillant d'un désert de l'absence  
Comme une mare asséchée au plus haut des Andes.  
D'où viennent ces moments de dépérissement  
La dure et longue poursuite du temps qui s'égraine,  
Jalons après jalons, seconde après seconde,  
Mais qu'y a-t-il mon Dieu entre deux secondes ?  
L'infinité du continu que seul Achille un jour comprit  
Au voisinage de la Tortue,  
Infini qui demanda deux mille ans pour qu'on le construise  
Et que du fond de votre nuit vous voyez  
Comme un trou noir de votre vie.

\*\*\*

Qui saura me dire, quand sèchera ma bouche,  
quel coteau vénérable il me faut irriguer ?  
Je vois le sol se fendre  
et les vignes recroquevillées se figer  
comme le désarroi des mains  
quand elles ne savent que souffrir.  
La faille court le long du plateau,  
demain déjà nous ne serons plus du même monde  
et moi, interdit, je chercherai qui me rendra mes certitudes.

Tu boites, cheval qui s'est affalé dans la boue,  
Je me demande qui d'entre nous a cru bon  
de maintenir le mors entre tes dents  
rouges de sang.

La guerre encore éclate, les hommes s'en nourrissent.  
Encore ou bien toujours,  
car ils viennent par vagues successives  
piétiner les fleurs promises  
au butin des abeilles.  
Incapables de se dire l'un à l'autre un peu de vertu,  
une estime même passagère.  
Non, ils veulent tout,  
Ils écraseront s'il le faut le corps soyeux des loutres  
et se battront tant, qu'ils n'entendront plus rien.

O temps des métamorphoses, recel des biens volés,  
Que ne viens-tu envelopper de ton aurore  
Leurs corps meurtris par les lances et les couteaux ?

\*\*\*

Qui dans le monde interroge nos solitudes  
Bouscule un moment les mots du mensonge

Qui dans le monde un moment balbutie  
Apporte un chant aux oreilles de nos blessures

Qui dans le monde vibre comme une corde pincée  
Entend dans ce monde un accord de lumière

Qui voit un pinson migrer d'un nid vers un autre  
A raison de penser en ce monde que la Terre est une sphère.

\*\*\*

## Requiem

Requiem, non, ce n'est pas moi, c'est un autre qui souffre (Akhmatova)  
Ou bien c'est encore moi et je n'en saurai rien.  
Qui viendra du palais à la mer apporter un champ de blé  
Pour couvrir le corps grelottant des gardiens de l'aube ?  
Je ne vois plus, sans doute meurtri par les sables soulevés par les vents,  
Et je n'entends plus rien non plus,  
Car j'ai mis sur ma tête une capuche contre la pluie.  
Les petits insectes qui traversaient ma route,  
Je n'ai pas compris où ils allaient, je ne savais pas qu'ils mourraient bientôt,  
Tout comme la sombre abeille enfermée dans mon heaume  
Et qui ne saura plus jamais trouver l'issue.  
Ô reine, je sais qu'hier tu as voulu entraîner ta troupe  
A l'assaut d'un clapier, d'une rivière, d'un tronc de hêtre,  
Et que toi et tes ouvrières avez raté le soir couchant  
Laisant aux autres et peut-être à moi-même le suc des branches  
Et la gelée des fleurs.